

HARPISTES

La foule était là, badaude et ravie
Mangeant des yeux l'enfant en domino :
En dix quartiers elle l'avait suivie,
La foule était là, badaude et ravie—
"In grazia, non mi dica di no." (*)

On faisait cercle autour de l'étrangère
Dont une harpe, au lieu d'un piano,
Accompagnait la voix jeune et légère,
On faisait cercle autour de l'étrangère,
"In grazia, non mi dica di no."

Mais l'homme aux traits durs qui pinçait la harpe
Près d'elle, était un Italiano,
Le col et les reins coupés d'une écharpe,
C'était l'homme aux traits durs pinçant la harpe,
"In grazia, non mi dica di no."

Et quand elle eut vidé son répertoire,
Elle essaya sa face toute en eau,
Puis elle fit le tour de l'auditoire
Après qu'elle eut vidé son répertoire,
"In grazia, non mi dica di no."

Elle tendait sa main un peu tannée,
Et, frêle, d'un geste d'andantino,
S'inclinant à chaque pièce donnée,
En allongeant sa main un peu tannée :
"In grazia, non mi dica di no."

Or, parmi ceux qui l'avaient entendue,
Beaucoup disaient : Quel charmant étourneau !
Et pourtant en voyant sa main tendue ;
Ainsi beauc up font qui l'ont entendue :
"In grazia, non mi dica di no"

Et d'autres, plus hommes au fond de l'âme,
Aveignaient leur bourse un peu Ronchonnot ;
On donnait à ce petit bout de femme,
Car l'homme sombre excitait pu la flamme,
"In grazia, non mi dica di no"

Jules Lano



LA MAISON MAUDITE

(Suite et fin)

"Ce cri frappa de terreur le cœur du criminel, que ni le jugement, ni la condamnation n'avaient pu changer.

"Au cri de cette mère éplorée, ses lèvres frémissaient involontairement, sa figure pâlit et se couvrit d'une sueur froide, ses membres tremblèrent et il chancela.

"Dans les premiers transports de son désespoir, cette malheureuse se jeta à genoux et supplia avec ferveur le Tout-Puissant qui l'avait si longtemps soutenue, de l'enlever à un monde de misère et d'épargner son unique enfant. Puis elle tomba dans des accès de douleur, tels que j'espère n'en revoir jamais. Depuis ce temps, je crois que son cœur s'était brisé, mais je n'entendis ni plaintes, ni murmures s'échapper de ses lèvres.

"C'était un triste spectacle que de voir tous les jours cette femme dans la cour de la prison, essayant à force d'instances d'adoucir le cœur de son fils endurci.

"Ce fut en vain, il demeura inébranlable dans le crime.

"Mais l'esprit de patience qui avait si longtemps soutenu la mère, céda enfin à la faiblesse du corps. Elle tomba malade. Elle sortit encore une fois pour aller voir son fils, mais les forces lui manquaient et elle s'évanouit dans la cour de la prison.

"Cet événement changea le cœur du jeune homme, sa froideur et son indifférence disparurent. . . La douleur le rendit presque insensé.

(*) Le vers italien signifie : De grâce, ne me refusez pas.

"Un jour se passa et sa mère ne vint pas ; un second, un troisième s'écoulèrent sans qu'il la vit et, dans vingt-quatre heures, il allait en être séparé peut être pour toujours.

"Oh ! lorsqu'il arpentaient l'étroit préau, comme les pensées de ses premières années longtemps oubliées, venaient l'assaillir ! avec quel désespoir il apprit que sa mère était mourante, mourante à un mille de sa prison ! S'il eût été libre et déchaîné, en quelques minutes, il eût été auprès d'elle.

"Il se précipita vers la porte, il empoigna les barreaux de fer avec l'énergie du désespoir et les secoua avec violence. Il se jeta contre le mur épais de sa cellule comme pour se frayer un passage à travers la pierre, mais le solide édifice ne bronchait pas sous ces faibles efforts : Il se tordit les mains de désespoir et pleura comme un enfant.

"Un bon prêtre de Montréal porta au prisonnier le pardon et la bénédiction d'une mère et il rendit en échange à la malade une assurance solennelle de repentir. Il entendit le fils repentant faire mille petits plans pour le bonheur de sa mère lorsqu'il reviendrait d'exil, mais il savait, ce bon prêtre, qu'avant que le condamné eût atteint sa libération, sa mère ne serait plus de ce monde."

"Il partit, la nuit, quelques semaines après. L'âme de sa mère prit son vol et alla, je l'espère avec confiance, dans un séjour de repos. Sa dépouille mortelle fut transportée dans le cimetière de son village natal.

"Le père de Baptiste avait primitivement refusé de voir son fils depuis le moment de son arrestation, et il lui était indifférent qu'il fût mort ou vivant.

"Plusieurs années se passèrent sans qu'il eût reçu de ses nouvelles et il conclut qu'il était mort.

"Cependant, Baptiste Latran, à son arrivée au lieu de déportation, avait été envoyé dans l'intérieur des terres, et c'est à cette dernière circonstance qu'il faut attribuer la non réception de ses lettres. Il passa dans le même endroit ses sept années d'exil. A l'expiration de son temps, fidèle à ce qu'il avait promis à sa mère, il revint après mille difficultés au Canada.

"Par un beau dimanche au soir du mois d'août 18***, Baptiste Latran entra dans le village St*** qu'il avait quitté honteusement huit ans auparavant. Le chemin qu'il avait à suivre passait devant le cimetière. Le cœur de Baptiste se gonfla en pensant aux souvenirs de son enfance.

"Il entra dans l'église. Le service du soir était terminé et l'assemblée des fidèles s'était dispersée, mais la porte était encore ouverte. Ses pas retentirent avec un son creux sous la voûte surbaissée, et le calme qui y régnait rendait sa solitude pénible.

"Il regarda autour de lui, rien n'était changé. Le lieu semblait plus petit qu'autrefois, mais il y avait le vieux monument qui avait fait l'admiration de son enfance, la petite chaire avec son cousin fané, la table de communion devant laquelle il avait tant de fois répété les Commandements, qu'enfant il avait oubliés.

"Il s'approcha du vieux banc. Il avait un aspect froid et désolé et le livre de prière n'y était pas. Peut-être que sa mère occupait un banc plus pauvre ou peut-être était-elle devenue infirme et incapable d'aller seule à l'église.

"Il n'osait s'avouer ses craintes. En s'éloignant, un frisson glacial le saisit et il trembla de tous ses membres.

"Un vieillard entra au moment où il allait sortir.

"Latran se recula, car il le reconnaissait bien. Plus d'une fois, il l'avait vu creuser des fosses dans le cimetière.

"Que dira-t-il au condamné libéré ?
"Le vieillard leva les yeux sur lui, souhaila le bonsoir et entra lentement.

"Il l'avait oublié.

"Il descendit la côte de l'église et traversa le village. Le temps était chaud, et les habitants étaient assis à leurs portes ou se promenaient dans leurs jardins en fumant tranquillement la pipe, jouissant de la sérénité du soir en se reposant des fatigues de la semaine. Plus d'un regard fut dirigé vers lui, et il jeta plus d'un coup d'œil lui-même pour voir si on le reconnaissait ou si on l'évitait. Dans presque toutes les maisons, il trou-

vait un ancien camarade d'école qu'il avait laissé un tout jeune homme, entouré de deux ou trois enfants. Parfois, il apercevait, assis dans un fauteuil, un vieillard faible et infirme, et dont il ne se souvenait que comme d'un robuste et laborieux ouvrier.

"Oui, tous l'avait oublié et il passa inaperçu. Le dernier rayon du soleil couchant était descendu sur la terre, jetant une riche clarté sur les moissons et allongeant les ombres des arbres des vergers, lorsque Baptiste arriva devant la maison qui avait abrité son enfance et qu'il désirait revoir depuis si longtemps.

"L'enceinte de palissades était basse, quoiqu'il se rappelât bien le temps où elle lui semblait élevée.

"Il regarda dans le jardin. Il était mieux cultivé et plus garni de fleurs qu'autrefois, mais on y voyait encore les vieux arbres sous lesquels il s'était reposé plus d'une fois, lorsqu'il était fatigué de jouer au soleil, et qu'il se sentait envahir par le doux sommeil de l'enfance.

"Il entendit des voix dans la maison et elles résonnaient étrangement à son oreille. Il ne les connaissait pas. Elles étaient trop joyeuses pour que sa mère fut là.

"La porte de la maison s'ouvrit. Un homme en sortit qui le saisit par le bras, le repoussant rudement en lui disant de passer son chemin.

"Le pauvre libéré jugea que dans ce lieu, il s'était bien des fois dérobé aux regards de son père. En le quittant il sanglotait et, dans son désespoir, il maudissait cette maison où il avait vu le jour.

"Tel était donc le retour dont la perspective l'avait si longtemps soutenu et pour lequel il avait tant souffert.

"Pas un regard bienveillant, pas un regard de pardon, pas une maison pour le recevoir, et cela dans son vieux village !

"Il sentit que, dans son exil, il s'était figuré sa terre natale comme il l'avait laissée et non comme il la reverrait.

"La triste réalité lui glaça le cœur et l'accabla. Il fit lentement quelques pas, évitant la grande route et entrant dans un champ qu'il connaissait bien ; puis, se jetant sur le gazon, il se couvrit la figure de ses mains.

"Il était là, en proie aux plus amères réflexions, lorsque, tout à coup, il entend un frôlement de vêtement près de lui.

"Il prêle une oreille attentive, lève la tête et aperçoit le corps d'un inconnu couché tout près de lui.

"Il l'examina attentivement. Ce corps était très cassé, la figure pâle et ridée et l'habit indiquait la dernière misère.

"Il paraissait très vieux, mais c'était plutôt par l'effet de la maladie ou de la débauche, que par celui des années.

"Ses yeux étaient creux et paraissaient fixés sur Baptiste.

"Celui-ci s'approcha de lui et recula d'un pas ou deux.

"—Laissez moi vous entendre parler ! lui dit-il en pleurant.

"—Eloignez-vous, s'écria l'étranger, je vous ai maudit !

"Le libéré s'approcha encore.

"—Eloignez-vous, s'écria-t-il de nouveau en jurant, je t'ai maudit, toi et ta mère.

"Et, à l'instant même, il se lève et, de son bâton, frappe le pauvre Baptiste à la figure.

"Celui-ci se précipita aussitôt en avant, saisit le vieillard à la gorge, mais le lâcha aussitôt.

"Le vieillard pousse un cri perçant, sa figure devient noire et il tombe mort aux pieds de Baptiste.

"Une des artères du cœur s'était rompue avant que son fils eût pu le relever.

"Car ce vieillard était Michel Latran, le père même du malheureux libéré.

"Cette mort est restée mémorable dans la paroisse et tous les environs.

"Le soir même on a vu, —le croiriez-vous, —le défunt apparaître devant la maison qu'il avait habitée avec sa famille, tenant des torches enflammées dans ses mains et vomissant le feu et la flamme par tout son corps.